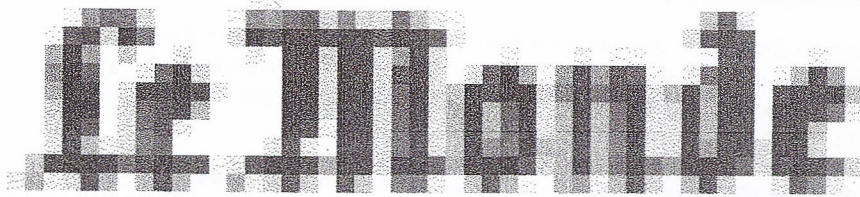


DOCUSENBOBINES

"Chronique d'un été" et "Un été + 50" : la jeunesse des 'trente glorieuses' dans l'objectif de Jean Rouch et Edgar Morin



18.10.11 | 16h56

| 18.10.11 | 14h49 • Mis à jour le



On est en France en 1960. La guerre d'Algérie bat son plein, la V^e République vient de naître avec le retour au pouvoir de Charles de Gaulle, la Nouvelle Vague vient de frapper ses 400 coups, et les yéyés s'échauffent avant de débarquer. Le sociologue Edgar Morin, qui les a ainsi baptisés, est également l'initiateur, avec l'ethnologue et cinéaste Jean Rouch, d'un film qui marque une étape importante dans l'histoire du cinéma français. Ce documentaire se nomme *Chronique d'un été*, c'est une sorte de prélèvement sur le vif de quelques "échantillons" représentatifs de la société française de l'époque, expérience menée à partir d'une question délibérément minimaliste : "*Comment te débrouilles-tu avec la vie ?*"

Sorti en 1961, le film a aujourd'hui cinquante ans et fait l'objet d'une reprise en salle, dans une version restaurée. Ceux qui le découvriront pourraient ne pas mesurer ce qu'il eut, à l'époque, d'aventureux et de révolutionnaire. C'est à la fois une innovation technique, qui associe une caméra 16 millimètres légère à une prise de son synchrone, et une innovation esthétique, qui permet une liberté de mouvement accrue et un enregistrement sur le vif de la parole.

L'expérience, en vertu de laquelle Edgar Morin parle de l'avènement d'un "*nouveau cinéma vérité*", est contemporaine de ce qui se déroule au même moment aux Etats-Unis avec Robert Drew et au Canada avec Michel Brault, mouvement de libération du cinéma qui deviendra plus connu sous le nom de cinéma direct, influençant profondément tout à la fois la fiction et la forme du reportage télévisuel.

Chronique d'un été n'est toutefois pas réductible à la forme canonique du direct, qui suppose l'effacement du commentaire et de l'intervention visible. C'est un film d'intervention, dans lequel Morin va à la rencontre de ses personnages, s'entretient longuement avec eux, cherche à faire émerger sinon la vérité de leur parole, du moins à désigner le masque qui la révèle. On y croise des étudiants (parmi lesquels le jeune Régis Debray), des ouvriers de chez Renault, une rescapée d'Auschwitz (Marceline Loridan), une imitation tropézienne de Brigitte Bardot, un jeune Africain promu explorateur de la France en vacances, une jeune secrétaire mal dans sa peau. Sur fond de guerre d'Algérie, de désaffection sentimentale, de désarroi étudiant et de parcellisation du monde du travail, voilà le tableau d'une société figée, où tout semble néanmoins promis à changer rapidement.

A cette prospection en chambre, répondent quelques belles envolées en extérieur, diablement godardiennes, qui courent après l'âme du Paris ou du Saint-Tropez des sixties. L'ensemble est une oeuvre un peu bancal mais d'une considérable fraîcheur, qui bouscule les conventions, s'ouvre à l'imprévu, prend le risque de l'autocritique, dessinant in fine le portrait d'une époque en mouvement, infiniment plus inquiète, âpre et incertaine que l'image d'Epinal des "trente glorieuses" qu'on a fini par en conserver, en la considérant dans le rétroviseur du désastre social contemporain. Si la réédition de ce film est donc une excellente nouvelle, celle du documentaire qui l'accompagne en est une meilleure encore.

10ème

Week-end documentaire



Réalisé par Florence Dauman, la fille du producteur de *Chronique d'un été* Anatole Dauman, *Un été + 50* revient sur ce film pionnier de deux manières. D'abord en montrant quelques-unes de ses séquences inédites, choisies parmi les vingt heures de pellicule tournées à l'époque, ensuite en les faisant commenter par divers acteurs du film (Edgar Morin, Jean-Pierre Sergent, Marceline Lorian, Régis Debray) et par quelques spécialistes de cinéma.

Ce qui ressort de ce film est passionnant, et donne à voir ce qu'aurait pu être une *Chronique d'un été* peut-être plus proche de la vision iconoclaste d'Edgar Morin, qui fut subtilement écarté du montage du film. Une discussion à la fois serrée et rigolarde entre l'électricien de l'équipe du tournage et l'OS de chez Renault autour du monde ouvrier, un long débat entre étudiants sur l'attitude à adopter face à la conscription pour l'Algérie, la pathétique répétition d'une scène d'explication entre les deux amants désunis, Marceline et Jean-Pierre.

Ou encore, *last but not least*, la partie manquante du très long travelling arrière au cours duquel les deux coréalisateurs, marchant de front face à la caméra dans les couloirs du Musée de l'homme, échangent leurs impressions sur le film qu'ils viennent de réaliser. On s'aperçoit que Rouch (le cinéaste) ne cesse d'y devancer Morin (le sociologue) d'une épaule, tout en le poussant insensiblement hors cadre, au point que celui-ci, qui manque à une occasion perdre l'équilibre, doit s'accrocher pour s'y maintenir. Un moment de cinéma-vérité ?

***Chronique d'un été*, film documentaire français de Jean Rouch et Edgar Morin. (1 h 31.)**

***Un été + 50*, film documentaire français de Florence Dauman. (1 h 12.)**

Jacques Mandelbaum

Dialogue

Edgar Morin : Fin 1959, j'ai dit à Jean qu'il serait temps qu'il tourne un film sur les blancs. Je suggérai que nous fassions un film sur l'amour. Puis deux mois plus tard, pensant qu'il était trop difficile de faire un film vrai, c'est-à-dire sans fiction, sur un sujet aussi intime, je lui ai donc proposé ce simple thème : « Comment vis-tu ? ». Cette question ne devrait pas seulement englober le « mode de vie » (logement, travail) mais signifierait aussi « Comment tu te débrouilles avec la vie ? », question que nous poserions à des personnages de différents milieux sociaux et qui serait en fin de compte une question posée au spectateur. J'en ai parlé au producteur Anatole Dauman qui répondit aussitôt laconiquement « J'achète ! ». Nous commençons fin mai 1960, alors que Rouch termine *La pyramide humaine*.

Jean Rouch : Il y avait deux méthodes : la caméra cachée et la caméra en évidence. Nous avons utilisé les deux systèmes. D'une part, celui qui consiste à utiliser des objectifs de très court foyer, à être avec les gens que l'on filme et qui considèrent très vite que la caméra n'a plus grande importance. Ceci put être effectué grâce au prototype de la caméra légère 16mm, la Coutant-Mathot que nous avons reliée à un enregistreur Nagra. D'autre part, la lourde caméra 35mm que j'appellerais la « Coutard » car la musculature de ce dernier lui permit de filmer de très loin, sans pied, les belles séquences chez Renault sans que les gens se sachent filmés.

Edgar Morin : Chacun s'est exprimé tout en prenant un masque qui ressemble beaucoup à son propre personnage. C'est un peu comme si on demandait à un acteur de se mettre dans sa propre peau, et de réagir, c'est un psychodrame. Il n'y a pas eu de scénario, nous avons laissé les gens en face les uns des autres, ce qui se passe se dessine au fur et à mesure.

Notre effort est parent de tous les courants néo-réalistes et néo-documentaristes et il s'inscrit dans la ligne des précédentes tentatives de Rouch. Mais, proche du documentaire en ce qu'il ne contient aucun élément de fiction, il s'en distingue pour tenter d'aller au cœur des problèmes personnels des gens. Disons : c'est du cinéma vérité qui cherche la vérité objective et subjective.

L'embobine